

cieuses, il y a une galerie qui contient des tableaux du premier ordre, parmi lesquels j'ai noté le *Caton d'Utique* de Ribera et une Vierge charmante de Murillo. Mais la vraie merveille de San-Telmo, ce sont ses jardins. Renouvelant par un utile exemple l'art ingénieux des irrigations, que les Maures avaient poussé si loin en Espagne, le duc a amené dans son parc les eaux du Guadalquivir; et son parc s'est couvert comme par enchantement d'une admirable végétation. On se promène sous des bois d'orangers, dont les fruits d'or jonchent la terre : des arbres d'Amérique dont on n'a pu me dire le nom, et qui sont d'une taille gigantesque, se mêlent aux mimosas, aux palmiers, à mille plantes exotiques, à mille arbustes rares. On voit là tout ce que l'intelligence et le travail pourraient obtenir d'une pareille terre et d'un pareil climat.

Nos compagnons de voyage avaient organisé pour le soir un ballet national : c'était une trop bonne occasion pour la manquer. Il est entendu d'ailleurs, comme il y a des dames, que tout se passera avec décence. La salle de bal, dans une espèce de cabaret, ne brillait pas par l'élégance ; mais nous avions six ou huit danseuses, deux danseurs, et un orchestre composé d'un guitariste et d'un chanteur. Quatre danseuses, dans le costume espagnol traditionnel, jupon de couleur éclatante, orné de dentelles noires et de paillettes, nous ont dansé d'abord le bolero, la cachucha, le jalero de Xérès, la danse de la cape et du chapeau. Quelques-unes de ces danses sont originales et gracieuses ; mais depuis quelque trente ans tout le

monde les a vues en France sur nos théâtres. Ce qui m'a plu davantage, ce sont deux gitanas qui, dans leur costume de femmes du peuple, ont exécuté devant nous une danse bohémienne ou mauresque, je ne sais lequel, pleine de caractère. La guitare accompagne, pendant que le chanteur, d'une voix gutturale et stridente, fait entendre un chant étrange et sauvage, tour à tour traînant et précipité. La danseuse, qui est seule, tantôt imite avec les doigts le bruit des castagnettes, tantôt frappe dans ses mains; et le chœur de temps en temps bat aussi des mains pour marquer la mesure. L'une de ces femmes, qui avait déjà passé la première jeunesse, avait dû être d'une rare beauté : de grands traits, la bouche fine et fière, des cheveux d'un noir bleu, un œil tranquille avec des éclairs qui jaillissaient par instants, et ce teint aux chauds reflets, qui a fait si bien dire au poète :

Tu n'es ni blanche ni cuivrée,
Mais on dirait qu'on t'a dorée
Avec un rayon du soleil.

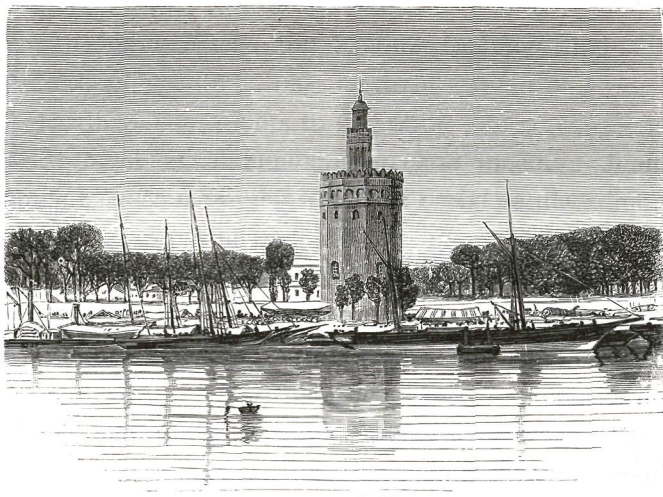
Sa démarche, ses gestes, avaient une noblesse naturelle, cette noblesse qui tient, ce semble, à la race. Quand elle s'avançait, la tête droite, un bras relevé, l'autre pendant, frappant la terre du pied comme par des appels précipités, elle avait des attitudes et un port de reine. Ces mouvements obliques, ces torsions de hanches qui ressemblent à des onduations de couleuvre, et qui sont propres aux danses espagnoles et mauresques, n'avaient rien chez elle de cette vulgarité

choquante qu'ils ont trop aisément, et même n'étaient pas sans une certaine grâce.

Il y a longtemps que les femmes de l'Andalousie sont renommées pour leurs danses. Déjà, chez les Romains de l'empire, les danseuses de Gadès étaient recherchées dans les fêtes et les festins où ces maîtres du monde épuisaient en monstrueuses débauches les trésors et les voluptés de l'univers asservi. Et, chose singulière, Juvénal, qui décrit leurs danses en quelques vers énergiques, parle des castagnettes (*testarum crepitus*), dont le cliquetis marquait déjà la cadence de leurs pas, et peint ces attitudes penchées et ces mouvements lascifs qui sont encore aujourd'hui le caractère des danses espagnoles ¹.

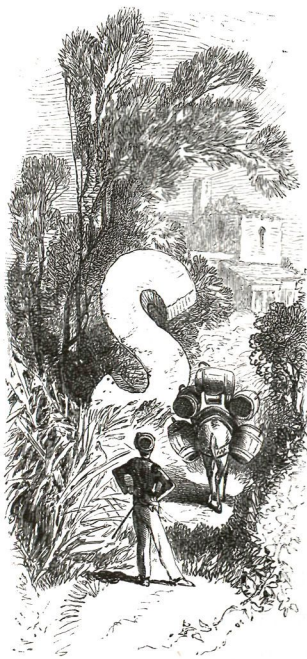
¹ Juvénal, sat. XI. — Martial en parle à peu près dans les mêmes termes, liv. V, épigr. 78.





CHAPITRE V

SÉVILLE (suite) — LA SEMAINE SAINTE
ET LES PROCESSIONS
— LES COURSES DE TAUREAUX —



ÉVILLE a un charme singulier. Les Espagnols la vantent comme la perle de leurs cités, et les Espagnols n'ont pas tort. C'est une de ces villes heureuses et paresseuses, comme Venise et Naples, qui semblent faites pour une vie d'indolence et de plaisir. Un climat en-

chanteur pendant l'hiver, un peu énervant pendant l'été; une nature fertile et riante; une population vive et légère, contente de peu et amoureuse de divertissements : ce sont là les principaux traits de sa physiologie. On se laisse aisément gagner à ces séductions. Après une longue et pénible course, au sortir des brumes et des neiges qui nous ont si longtemps assiégés, c'est pour nous une sensation délicieuse, comme un épanouissement du corps et de l'esprit, que de respirer sous un ciel si pur cet air tiède et embaumé.

Les soirées sont d'une douceur admirable. Tous les jours, après le diner, nous allons nous asseoir sous les orangers de la cathédrale ou sur la promenade qui borde le Guadalquivir, quelquefois sur le pont qui mène au faubourg de Triana. On a de là une vue magnifique : sous vos pieds, le fleuve large et rapide, avec les navires qui découpent sur le ciel les fines nervures de leur architecture aérienne; à gauche, les murailles vermeilles de la Tour-de-l'Or, qui ne voit plus venir ces galions d'Amérique, dont jadis elle gardait les trésors, et que l'Espagne crut inépuisables; plus loin, le palais et les jardins de San-Telmo; plus en arrière encore, la masse grandiose de la cathédrale, au-dessus de laquelle se dresse la Giralda.

Le faubourg de Triana, qui s'étend sur la rive droite du Guadalquivir, est aujourd'hui le quartier industriel de Séville : on y voit fumer de loin quelques usines, dont la plus importante est une fabrique de faïences, exploitée par une compagnie anglaise. Sauf de rares exceptions, toutes les grandes entreprises industrielles,

agricoles ou commerciales, que vous rencontrez dans ce pays, sont dirigées par des étrangers, la plupart Anglais ou Français.

Le château qui défendait autrefois le faubourg de Triana a été la première résidence des inquisiteurs à Séville. Sur la porte de ce château fut placée, en 1481, l'inscription suivante, destinée à constater la date de l'établissement du saint-office dans cette province :

Sanctum Inquisitionis Officium contra hæreticorum pravitatem in Hispaniæ regnis initiatum est Hispali, anno MCCCCLXXXI... Generalis Inquisitor primus fuit Fr. Thomas de Torquemada. Faxit Deus ut in augmentum fidei usque sæculi permaneat... Exsurge, Domine : judica causam tuam. Capite nobis vulpes¹.

L'inquisition avait été d'abord une juridiction purement ecclésiastique ; et comme telle, elle était jusque-là restée sous l'autorité supérieure des évêques. Ferdinand l'enleva à l'autorité épiscopale : les inquisiteurs désormais furent nommés par lui ; et il eut soin de les prendre parmi les moines, quelquefois même parmi les laïques. L'inquisition fut réellement alors, comme le dit Ranke, « un tribunal royal investi d'armes spirituelles. » Tout le profit des confiscations était pour le roi, et ce n'était pas une branche de son revenu à

¹ « L'an 1481, le saint-office de l'Inquisition des royaumes d'Espagne contre les hérétiques fut établi à Séville... Premier inquisiteur général, frère Thomas de Torquemada. — Dieu fasse qu'il demeure dans les siècles pour le triomphe de la foi.... Lève-toi, Seigneur, et sois juge dans ta propre cause.... Allez nous prendre les renards.

dédaigner. Nulle position d'ailleurs, nul titre qui mît à l'abri de ses sentences. Les évêques, les archevêques eux-mêmes ne pouvaient s'y soustraire. Charles-Quint lui déféra les prélats qui avaient pris part à l'insurrection des *Comuneros*. En 1559, Bartolomeo Carranza, archevêque de Tolède et primat de Castille, fut arrêté par ordre de Valdès, grand inquisiteur, et n'échappa que grâce à l'intervention du pape Pie V, qui évoqua la cause.

Aussi voit-on le clergé et la noblesse repousser avec une égale énergie l'introduction et l'extension du saint-office. Les papes y voient une sorte d'empiétement du pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel. Ils blâment aussi, il faut le dire à leur gloire, les poursuites indiscretes et les rigueurs exagérées des inquisiteurs espagnols. En 1445, Nicolas V avait déjà défendu de faire aucune différence entre les anciens et les nouveaux chrétiens (on appelait *nouveaux chrétiens* les juifs convertis et leurs enfants). Sixte IV, dans un bref de 1482, se plaint des inquisiteurs de Ferdinand, et ordonne qu'à l'avenir ils ne procèdent que de concert avec les évêques. Comme on ne tint nul compte de ses prescriptions, il nomma, en 1483, Inigo Manrique, archevêque de Séville, pour connaître en appel des sentences de l'inquisition. Enfin, toutes ces mesures étant inutiles, il ordonne que les appels seront portés devant lui-même. En 1519, les inquisiteurs de Tolède sont excommuniés par Léon X, qui leur rappelle la parabole du bon Pasteur ¹.

¹ Michelet, *Précis de l'histoire moderne*, p. 59 et 60. — Hefele, *Histoire du cardinal Ximènes*.



Philippe II.

Rien n'y fit. Le terrible tribunal grandit malgré les résistances et les protestations; tout fléchit, tout trembla devant lui. Soutenu par le pouvoir royal, son autorité fut sans contrôle, sa juridiction sans limites, ses jugements sans appel. Charles-Quint sentait si bien la portée de cette institution aux mains de la royauté, qu'en mourant il recommandait à son fils le saint-office comme chose de première importance, « s'il voulait bien remplir son devoir de gouvernant ».

Il ne le remplit que trop. Grâce à cette concentration entre leurs mains de tous les pouvoirs, les rois espagnols exercèrent un despotisme qui n'a pas eu d'égal chez les nations chrétiennes. Mais un tel régime ne peut qu'être fatal à un pays : l'Espagne en a été la preuve. C'est de Philippe II que date sa décadence. De ce moment elle s'immobilise et s'engourdit; son génie pâlit et s'éclipse; elle n'a plus ni un grand homme d'État, ni un grand homme de guerre; et si les arts et les lettres jettent encore pendant quelque temps un admirable éclat, cette dernière gloire même ne tarde pas à s'éteindre.

L'Espagne, il est vrai, a été préservée des déchirements religieux et des hérésies; mais est-il bien sûr que la foi ait gardé chez elle, autant qu'on le croit, son intégrité et sa force?

Voici ce qu'en pense un éminent écrivain, un des plus éloquents défenseurs du catholicisme : « Qu'on se rappelle, dit-il, ce que le pouvoir absolu a fait de la religion, au XVII^e et au XVIII^e siècle, dans la monarchie catholique par excellence...; qu'on aille étudier

« sur place ce qu'est devenu l'état des âmes dans la
 « patrie de sainte Thérèse, de saint Ignace et de Cal-
 « deron... Sondez la décadence lamentable du catho-
 « licisme dans ce pays où le système de la compression
 « universelle a si longtemps triomphé. Comparez-la
 « avec ce que fait et ce que peut l'Église dans les pays
 « où il lui a fallu vivre et lutter, à l'ombre de la liberté
 « politique ou intellectuelle, en Belgique, en Angle-
 « terre, en France!...¹. »

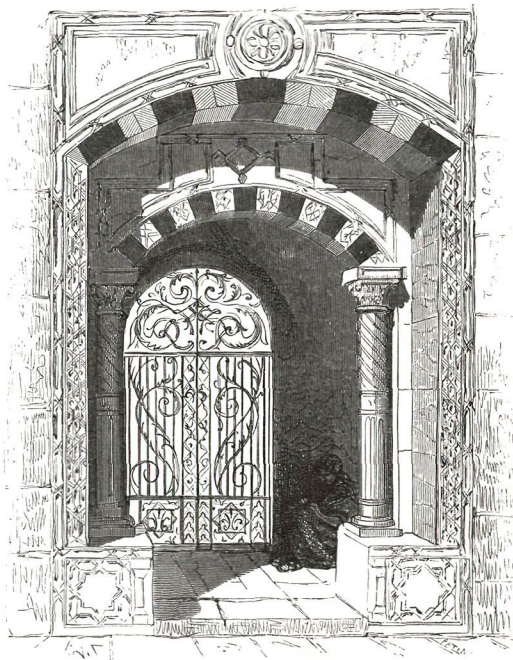
La ville a, ces jours-ci, un air de fête. Il y règne une animation singulière; la foule remplit les rues. Toutes les femmes sont en noir : c'est le costume de rigueur pendant ce saint temps. Mais, à part ces habits de deuil, je dois dire que tout respire plutôt la gaieté que le recueillement. Tout ce monde m'a l'air de s'empresser à un spectacle bien plus que de se disposer à la pénitence.

Le soleil aussi est de la fête; un ciel sans nuages éclaire la ville coquette et riante. Nous ne sommes encore qu'aux derniers jours de mars, et nous avons la température qu'on a en France au mois de juin. Les Espagnols, frileux comme tous les méridionaux, s'enveloppent jusqu'au menton dans leur cape; mais pour nous, il nous semble être tombés en plein été; nous avons pris les vêtements légers, et nous dinons en plein air, dans le patio, sous les orangers.

Toutes les maisons de Séville, grandes ou petites, opulentes ou modestes, sont construites dans le sys-

¹ De *l'Avenir de l'Angleterre*, par M. de Montalembert, p. 283.

tème de la maison arabe. Rien de mieux approprié au climat, et en même temps rien de plus charmant. La porte principale, qui reste ouverte tout le jour, donne accès dans un vestibule fermé au fond par une grille. A travers cette grille plus ou moins ornée, on aperçoit



le patio. Dans les maisons riches, cette cour est dallée de marbre; une fontaine gazouille au milieu; elle est remplie d'arbustes verts, de fleurs, de bananiers aux larges éventails. L'été, des nattes, des tentures protègent ce patio contre les rayons du soleil. On s'y réunit le soir pour y goûter un peu de fraîcheur : c'est le

salon, le lieu de conversation où se rassemble toute la famille, où l'on reçoit les visites.

D'ordinaire les Espagnols sortent peu, si ce n'est le soir à l'heure de la promenade. Mais, grâce à la semaine sainte, ces habitudes sédentaires sont pour quelques jours complètement modifiées. Les femmes sortent dès le matin pour aller aux offices; et tous les jours, de dix heures à midi, dans la *calle de la Sierpe*, où est situé notre hôtel et où se trouvent plusieurs églises, nous voyons passer et repasser toutes les jolies femmes de Séville.

J'avais toujours soupçonné de quelque exagération ce que disent les voyageurs et les poètes de la beauté des Sévillanes. Je leur dois amende honorable : ils n'ont rien exagéré. Les femmes de Séville méritent leur réputation. Presque toutes, en vérité, sont jolies; et celles-là même qui ne le sont pas, paraissent l'être. Plutôt petites que grandes, plutôt jolies que belles, le teint mat et doré, des yeux en amande et bordés de longs cils, qu'on a comparés pour l'éclat à des diamants bleus; des cheveux superbes de ce noir bleuâtre qui est inconnu dans nos contrées, et qui a les reflets métalliques de l'aile du corbeau; des pieds et des mains d'une finesse aristocratique; une taille souple et cambrée; enfin dans le port de la tête, dans la démarche, un je ne sais quoi de gracieux et d'ondoyant qui n'appartient qu'à elles : ce sont là les signes distinctifs de la race. Toutes, même les femmes du peuple, portent maintenant la robe longue, et c'est merveille de voir avec quelle indifférence superbe elles la traînent dans

la boue ou dans la poussière. Je n'ai pas vu (et j'en loue Dieu) que l'affreux chapeau français ait encore détrôné la mantille. La coiffure nationale est ce qui résiste le plus, en tout pays, à l'envahissement des modes étrangères; et les Sévillanes auraient bien tort de renoncer à la leur. Ces beaux cheveux soigneusement peignés et relevés en larges ondes; la mantille de tulle ou de dentelle retombant à demi sur le front comme une ombre légère et mobile; une rose ou un œillet rouge coquettement planté sur le côté : c'est bien la plus jolie coiffure qui puisse encadrer un joli visage.

C'est aujourd'hui, jeudi saint, que commencent les processions. Toute la matinée, la foule se porte aux églises, qui étalent, dans la décoration des tombeaux ou calvaires, toutes les splendeurs de leurs trésors et de leurs sacristies. Sur tout le trajet que doivent suivre les processions, on dispose des bancs, des chaises, des échafaudages qui se couvrent de spectateurs. Depuis deux jours, des crieurs publics vendent dans les rues des programmes imprimés, annonçant les heures de départ, la marche, les stations et la composition de chacune des processions : il y a écrit en tête *gran funcion*, expression locale difficile à traduire, qui se lit souvent sur les affiches de spectacle, et dont les Espagnols se servent indifféremment pour désigner les grandes solennités religieuses et les représentations théâtrales. C'est que tout cela est un peu un spectacle pour eux. La foule va là comme aux courses de taureaux. Les femmes causent, rient, jouent de l'éventail et de la prunelle. Les hommes fument comme au café.

Nous dinons en hâte, et nous prenons place sur nos chaises louées à l'avance devant la porte de l'hôtel. L'aspect de la rue est très-animé et très-pittoresque : toutes les fenêtres sont garnies de spectateurs. Des toiles et des nattes sont tendues au-dessus de la rue ; des draperies, des tentures de toutes couleurs flottent à tous les balcons, ornés de fleurs et de feuillage.

Bientôt une musique se fait entendre, exécutant des airs d'opéra. Vient ensuite un long cortège de l'aspect le plus étrange : ce sont des pénitents blancs, noirs ou violets. Ils sont habillés d'une longue robe serrée à la taille par une ceinture de cuir ; sur la tête ils ont de formidables bonnets en pain de sucre, de même couleur que la robe, hauts de trois à quatre pieds, pareils à ceux qu'on voit dans les vieux tableaux représentant des auto-da-fé. Une longue pièce de même étoffe que le bonnet et la robe, taillée en pointe et tombant jusque sur la poitrine, recouvre le visage comme un masque, avec deux trous ronds pour les yeux. Rien de plus singulier et de plus sinistre que ces longues files de pénitents, aux faces pâles ou lugubres, portant les uns des torches, les autres des drapeaux aux armes de la confrérie.

Après les pénitents grands et petits, viennent des soldats romains, portant la tunique jaune, la cuirasse dorée, le casque à cimier ; puis apparaît au centre du cortège le monument qui est la pièce principale de la procession : c'est un brancard couvert de velours et de dorures, et entouré d'une quantité de cierges, sur lequel sont posés, tantôt une statue de la Vierge ou

du Christ, tantôt un groupe figurant une des scènes de la Passion. Ce brancard est porté par une douzaine d'hommes, placés dessous, et qui sont cachés par des draperies retombant tout alentour. Les statues sont en bois peint, et de grandeur naturelle; souvent même plus grandes que nature; généralement d'une expression outrée. Ce qui frappe le plus, c'est le mauvais



goût avec lequel elles sont habillées, car elles sont habillées comme de véritables poupées; c'est l'entassement de rocailles dorées, de fleurs artificielles, de velours, de satin, de dentelles, de pierres précieuses, sous lequel disparaît cette espèce de calvaire. Figurez-vous la sainte Vierge avec un diadème, et au-dessus du diadème une auréole d'or; une robe de velours

brodée d'or; un mouchoir de dentelles à la main; et sur les épaules, couvrant le brancard et trainant presque jusqu'à terre, un immense manteau de velours, un vrai manteau d'impératrice, littéralement couvert de broderies d'or. Quelquefois il y a derrière la Vierge un ange, avec de belles ailes blanches, qui porte sa queue. Imaginez le Christ portant sa croix, — une croix sculptée et guillochée, avec des ornements d'or aux extrémités, — imaginez ce Christ vêtu d'une robe de velours brodée d'or; les saintes femmes en robes de velours, avec de superbes cordelières d'or, les apôtres en tunique de velours : tout le reste à l'avenant. Les confréries rivalisent de mauvais goût non moins que de richesse. Il y a tel manteau de Vierge, me dit-on, qui a coûté dix mille douros (cinquante mille francs).

Je sais que les pompes extérieures ne messiéent point à la religion; qu'au contraire l'Église catholique les aime, et sait par là, en donnant satisfaction à un besoin naturel de l'esprit humain, aviver dans les âmes le sentiment religieux. Je sais surtout que les peuples méridionaux ont un goût particulier pour ces pompes et ces spectacles. Mais ces processions espagnoles n'ont, à mon avis, rien de grand, rien d'imposant; et il est difficile, même au chrétien le plus sincère, de ne pas être attristé en voyant les grandes scènes de la Passion ainsi travesties. Aussi, quand j'entends dire que ce peuple est artiste, je n'en crois rien : passionné, sensuel, avide de spectacles et d'émotions, cela est vrai; mais il n'est délicat ni sur le choix du spectacle, ni sur la nature des émotions. Les Italiens, passionnés et